

UNE DETTE DE CŒUR.

I

Par une après-midi du mois de janvier 1867, deux jeune gens suivait joyeusement, en chantant et en sifflotant, le chemin qui conduit de Ninove à Bruxelles.

Ils paraissent toucher à leur seizième année, et leur extérieur annonçait de jeunes collégiens qui profitent de la liberté du dimanche pour secouer le fardeau des études, et déployer leurs ailes dans l'air et l'espace.

L'un de taille élevée, et quelque peu maigre, avait de grands yeux noirs plein de vivacité et des traits fins, sur lesquels se lisaient les premiers indices d'un caractère réfléchi et d'une sensibilité profonde. L'autre était gros, avec des joues rebondies et un regard éteint. Il ne pouvait devenir qu'un homme insignifiant, destiné à faire peu de bruit dans le monde, et incapable de beaucoup de bien comme de beaucoup de mal.

Le temps était très-froid; la terre et les ruisseaux étaient, depuis plusieurs jours, couverts d'une épaisse croûte de glace; mais comme le soleil avait brillé toute la journée, et que son rouge disque de feu rayonnait encore au couchant, cette belle journée d'hiver avait mis les jeunes gens en belle humeur, et leur exubérance de vie se dépensait en rires et en joyeuses plaisanteries.

Peut-être une circonstance particulière n'était-elle pas étrangère à ces heureuses dispositions. Il n'y avait pas longtemps que le premier janvier était passé, et nos jeunes gens avaient sans doute dans leur poche quelques francs, reste de leurs étrennes. Voilà qui donne singulièrement d'assurance, surtout dans ces premières années de la jeunesse, où l'on sent qu'on n'est pas encore tout à fait un homme, mais où l'on aspire à le paraître.

A une bonne demi-lieue de Bruxelles ils arrivèrent devant un cabaret renommé.

—Franz, n'as-tu pas soif? demanda l'un des deux adolescents.

—Et toi, Victor? répondit l'autre.

—Moi? pas encore.

—Ni moi non plus.

—Si nous buvions malgré cela un verre de bière pour la soif à venir?

—Ma foi oui, nous pouvons encore nous permettre cette fantaisie-là.

N'était-ce pas déjà le fait d'un homme d'entrer dans un cabaret, et de crier d'un ton de commandement :

—Eh! la fille, deux verres de bière!

Aussi les deux compagnons entrèrent-ils tête levée, en exprimant hardiment leur volonté, pendant qu'ils prenaient place à une table.

Quatre autres personnes étaient assises autour du poêle; l'une d'elle lisait à haute voix un article de journal, et interrompait parfois sa lecture par des exclamations de pitié.

Il était question dans cet article de la terrible famine qui régnait en Flandre, à la suite de la maladie des pommes de terre et du chômage complet des filatures. Toutes les ressources des communes flamandes étaient épuisées, et les pauvres habitants, mourant de faim, fuyaient par milliers vers d'autres parties du pays pour chercher un morceau de pain. Mais comme la dureté des temps avait amené partout une extrême détresse, l'accès des villes et des villages était interdit aux malheureux ouvriers des Flandres. Ils erraient sans secours jusqu'à ce que l'épuisement ou la maladie les terrassât, et que la mort vint mettre un terme à la misère du plus grand nombre.

La voix attendrie du lecteur éveilla l'attention des jeunes gens. Victor surtout semblait prendre un vif intérêt à ce triste récit.

Le lecteur continua :

“ Il fait froid, n'est-ce pas? Ici, dans le calme de la mort, le cœur se serre d'épouvante et d'horreur. Nous sommes dans le royaume de la famine.

“ Voyez-vous ces formes humaines à demi-nues qui se traînent par groupes à travers les champs, que ces pauvres êtres ont de peine à mouvoir leurs membres raidis par la neige! Une souffrance inexprimable contracte leur visage; leur œil est sans vie; ils ont faim, et ils cherchent des aliments. En voilà un qui tombe... il ne se relèvera plus; puis encore, un, puis un autre. Les groupes s'éclaircissent; ils sèment leurs cadavres le long du chemin; —personne ne se retourne pour secourir un frère tombé, car chacun sent également le froid de la mort dans sa poitrine oppressée.—La famine chasse en avant ces squelettes vivants; ils courbent de plus en plus la tête sous le poids du désespoir, et marchent plus loin sans dire un mot... toujours plus loin—peut-être jusqu'à ce que le dernier soit tombé... Portez vos regards du côté de ces arbres, là-bas. Voyez-vous sur la neige ces taches grises qui remuent? Ce sont des animaux qui cherchent une proie, n'est-ce pas? —Eh bien, non, non, ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui rampent en gémissant dans un champ de nevés, et qui, de leurs doigts amaigris et meurtris jusqu'au sang, grattant le sol durci par la gelée pour lui arracher une heure de vie. Là aussi il y en a qui gisent inanimés,